

D 912 NICARAGUA: L'ÉGLISE ET LA STRATÉGIE DE L'AFFRONTMENT

Dans DIAL D 862, nous avons publié un texte que nous avons intitulé "La raison d'Eglise". Il s'agissait d'un document confidentiel, circulant dans les milieux du Vatican, et qui avait été élaboré en fin 1982 à la veille de la décision prise par le pape de se rendre au Nicaragua en mars suivant. Nous avons alors noté, dans ce document, "qu'à aucun moment n'apparaît une quelconque sensibilité évangélique ou un quelconque rappel des grands choix pastoraux de Medellin ou de Puebla". Et nous précisons, à propos de l'auteur anonyme, que le rédacteur devait être "un homme d'Eglise spécialiste du marxisme, doué d'un esprit de synthèse remarquable et animé d'un sens politique des plus aigus".

Le document que nous publions ci-dessous s'inscrit dans la droite ligne de "La raison d'Eglise". Il a été publié dans la revue colombienne "Tierra Nueva" de juillet 1983, sous la rubrique "Documents". Il est intéressant à plus d'un titre:

- 1) Son auteur est Humberto Belli, laïc nicaraguayen, journaliste au journal d'opposition "La Prensa" de Managua jusque fin février 1982. Proche de Mgr Obando, archevêque de Managua, il dirigeait dans le cadre du diocèse le "Centre d'études religieuses" sous la signature duquel, jusque fin février 1982, il a publié de nombreux articles critiques envers le régime et favorables à l'archevêque. Il entre en 1982, comme consultant, au Secrétariat pour les non croyants à Rome, fonction qu'il occupe toujours. Il vit depuis 1982 aux Etats-Unis où Mgr Obando était invité en janvier, dans le cadre de l'"Institut sur la religion et la démocratie" (cf. DIAL D 810).
- 2) Le document que nous publions aujourd'hui présente une similitude indéniable avec le document DIAL "La raison d'Eglise", celui-ci étant davantage un document de travail et celui d'Humberto Belli un article rédigé comme tel. Similitude de thèmes, de problématiques et de choix. Similitude de ton et de langage. On peut en conclure que les auteurs de ces deux documents sont, sinon un seul et unique auteur, du moins très proches l'un de l'autre.
- 3) Le lecteur pourra juger par lui-même, une deuxième fois, de l'esprit présidant aux choix de l'Eglise nicaraguayenne à ses hauts niveaux de décision. Tout y est abordé en termes d'analyse politique, de stratégies, de "leadership", de rapports de force. Le concept d'ennemi (extérieur et intérieur) de l'Eglise détermine le choix stratégique. Entre une stratégie de l'affrontement entre Etat et Eglise, et une stratégie de conciliation, c'est la première qui est seule retenue en raison du rapport des forces: l'Eglise étant forte et le régime faible, celle-là doit soumettre celui-ci. On peut se demander ce qu'est devenu le "choix prioritaire des pauvres" comme axe de la théologie et de la pastorale de l'Eglise catholique en Amérique latine depuis Medellin et Puebla.

Note DIAL

L'Eglise nicaraguayenne à la croisée:
Tchécoslovaquie ou Pologne?

par Humberto Belli

1- Le défi

Peu d'églises latino-américaines font face à un défi aussi difficile que celui que connaît aujourd'hui l'Eglise nicaraguayenne. A l'extérieur, elle est provoquée par un gouvernement à forte coloration marxiste, hostile à la hiérarchie. A l'intérieur, elle est défiée par une aile rebelle de l'Eglise, pro-gouvernementale et propagandiste d'une théologie "christiano-marxiste".

Cette double provocation a mis l'Eglise nicaraguayenne devant une question difficile: doit-elle suivre une politique d'apaisement, pour améliorer les relations Eglise-Etat et minimiser les grincements du secteur pro-marxiste en son sein? Ou bien doit-elle plutôt se préparer à un combat de résistance?

Répondre correctement à cette question est crucial pour l'Eglise de Nicaragua. Cependant, certains indices laissent entendre qu'au sein du magistère catholique il n'y a pas encore de consensus sur ce point. Certains évêques se sont embarqués dans ce qui semble être une politique de rapprochement du régime - politique applaudie et largement répercutée par le gouvernement - tandis que d'autres, surtout ceux d'origine nicaraguayenne, se sont maintenus dans une position plus indépendante, parfois critique, qui leur a valu d'être la cible des fureurs gouvernementales.

2- Un débat inachevé: qui sont les sandinistes?

La raison de ce manque de consensus tient probablement à des perceptions différentes concernant la vraie nature du régime nicaraguayen (ou des sandinistes). Tandis que les uns ont tendance à les considérer comme une nouvelle classe de révolutionnaires latino-américains, influencés par le marxisme mais ouverts de façon inédite à la religion, les autres ont tendance à les considérer comme des communistes, identiques pour l'essentiel à ceux qui se trouvent en Europe de l'Est ou à Cuba.

Inévitablement, l'une et l'autre perception conduisent à des stratégies différentes. Si les sandinistes ne tendent pas, en raison de leur idéologie, à supprimer, supplanter ou léser l'Eglise, une stratégie de captation de leur confiance et d'excuse de leurs excès est sans doute la mieux appropriée. (Cela supposerait, entre autres choses, de former des leaders d'Eglise qui se distingueraient par leurs qualités de conciliation, de diplomatie et de tolérance). Mais si les sandinistes sont fondamentalement des marxistes-léninistes classiques, une politique ingénue de concessions, loin de permettre l'apaisement, ne ferait au contraire qu'ouvrir la porte à une spirale sans fin de demandes, sans autre perspective à l'horizon que la soumission totale.

Il est donc important de bien connaître la nature des sandinistes. Pour nombre de personnes, cependant, c'est une chose qui a été très difficile. Pourquoi?

3- Des prêtres au pouvoir

S'il fallait retenir le fait qui a par lui-même le plus contribué à la difficulté, le choix devrait sans doute porter sur celui de la participation

de plusieurs prêtres - et des laïcs qui s'affichent comme chrétiens - aux hauts échelons du gouvernement.

Quatre prêtres se montrent aujourd'hui à des postes qui vont de ceux de ministres à ceux d'ambassadeurs - un phénomène dont aucun régime des plus favorables à l'Eglise ou se déclarant ouvertement catholique ne peut faire montre dans l'Amérique latine d'aujourd'hui. La question surgit donc inévitablement: comment un gouvernement communiste ou athée peut-il avoir des prêtres catholiques à des postes d'importance?

C'est précisément cette réflexion, conformément à la revue nord-américaine "Maryknoll" (*), que le Père Ernesto Cardenal, l'un des prêtres ministres, a faite au secrétaire d'Etat du Vatican, le cardinal Agostino Casaroli: "Si la révolution avait voulu prendre une orientation différente, a affirmé le "prêtre ministre, elle aurait dû mettre tout ça (les fonctions du ministre "de la culture) entre les mains d'un athée militant". Le prêtre nicaraguayen pense que ses paroles ont impressionné le secrétaire d'Etat du Vatican.

Bien que cette appréciation d'Ernesto Cardenal soit évidemment d'ordre subjectif, c'est vrai que de nombreux chrétiens dans le monde ont été impressionnés, ou troublés, par ce fait.

4- Quelqu'un a changé, mais qui?

En réalité il n'y a que trois possibilités pour expliquer cette situation: ou les marxistes du mouvement sandiniste ont évolué en direction du christianisme; ou les chrétiens ont évolué en direction du marxisme; ou les uns et les autres ont évolué vers une convergence christiano-marxiste.

Ce qui est sans équivoque et qui ressort des prêtres sandinistes et de ceux qui leur ressemblent, c'est qu'en effet leur christianisme a changé. Dans une interview très significative publiée par la revue espagnole "Sábado Gráfico", le P. Ernesto Cardenal a déclaré: "On peut dire que l'Evangile m'a fait marxiste. Le marxisme est la seule solution pour le monde. Le "chrétien doit embrasser le marxisme pour être avec Dieu et avec les hommes".

Une telle opinion n'est pas propre à Cardenal. Les "chrétiens révolutionnaires" du Nicaragua prêchent en fait la révolution marxiste comme étant la porte d'entrée du Royaume de Dieu. Dans leurs brochures, Fidel Castro est présenté comme un ami des chrétiens et Marx, comme la médiation nécessaire entre le Christ et les hommes. "Jésus-Christ n'a pas été suffisant pour nous", affirme dans l'une de ces brochures le prêtre jésuite Juan Hernández Pico, en parlant de la nécessité d'une théorie et d'une praxis révolutionnaires concrètes pour mettre en oeuvre les promesses de Dieu.

Il n'y a aucun doute: les "chrétiens révolutionnaires" ont évolué en direction du marxisme. Mais les marxistes qui sont à la tête du régime sandiniste n'ont-ils pas non plus, eux aussi, évolué en direction du christianisme?

5- Des marxistes chrétiens?

A la recherche d'évidences on découvre des faits curieux: Tomás Borge, ministre de l'intérieur, qui autorise la Bible dans les prisons du pays; des personnages d'Etat qui assistent à grand renfort de publicité à des

(*) "Maryknoll" de juillet 1982.

fêtes religieuses populaires; des collèges catholiques qui reçoivent encore des subventions de l'Etat. Un des slogans les plus répétés par les sandinistes est que "Entre christianisme et révolution il n'y a pas contradiction". Hérésie ou tactique?

En réalité ces faits ne nous laissent que deux possibilités: ou bien les responsables marxistes nicaraguayens ont opéré un glissement du traditionnel radicalisme antireligieux vers des positions - inédites ou hérétiques - de sympathie envers le christianisme; ou bien, pour raison tactique (le Nicaragua est l'un des pays les plus catholiques d'Amérique latine), ils mènent une politique intelligemment camouflée mais poursuivant toujours ses objectifs traditionnellement antireligieux.

Sauf pour les ingénus, les politiques camouflées sont des réalités fréquentes; il importe de se prémunir contre elles. Mais pour les découvrir il y faut un certain discernement et, fréquemment, le secours de certains "accidents". En septembre 1980, le journal nicaraguayen "La Prensa" a publié la photocopie d'un document à usage interne du FSLN, qui donnait à ses responsables régionaux des instructions sur la façon d'aborder les fêtes de Noël. Il fallait - expliquait le document - leur donner maintenant un nouveau contenu, d'ordre essentiellement politique. Le texte ajoutait: "S'attaquer de face actuellement, près de cinq mois après la victoire, à "une tradition de plus de mille neuf cent soixante-dix-neuf années nous mènerait à des conflits politiques et nous perdriions notre influence dans le peuple (...). Par ailleurs, après soixante-deux années de révolution en URSS, cette tradition religieuse n'a pas encore pu être totalement éradiquée. Ce serait une manifestation de révolutionnarisme petit-bourgeois "que de prétendre arracher ces valeurs de notre peuple si peu de temps "après la révolution".

6- Un agenda invisible mais guère nouveau

Les implications de ce document, dont le FSLN n'a jamais rejeté la paternité, étaient claires: il fallait retirer tout sens religieux aux fêtes de Noël, tout en admettant la nécessité de le faire progressivement en raison de la grande religiosité du peuple nicaraguayen. On aura noté que l'URSS est le modèle.

Dans la pratique l'existence d'une politique antireligieuse a été aussi perceptible, bien qu'initialement camouflée ou indirecte, bientôt plus évidente ou maladroite. Durant la première phase du pouvoir, le FSLN s'est abstenu d'attaquer ou de critiquer directement quelque groupe d'Eglise que ce soit. La tâche, délicate et aux coûts politiques inévitables, en a été dévolue aux "chrétiens révolutionnaires", lesquels, avec beaucoup de moyens et libre accès aux médias gouvernementaux, ont commencé à dénigrer la hiérarchie ecclésiastique de façon de plus en plus dure.

Puis le régime a joué un rôle plus direct: depuis l'interdiction d'accès à la télévision dont jouissait traditionnellement l'archevêque de Managua, jusqu'à des opérations de commandos contre des évêques et des prélats avec occupations d'églises, par manière de protestation contre des décisions de la hiérarchie. Le comble a été atteint dans ces attaques quand le porte-parole de l'archevêché, le P. Bismarck Carballo, a été contraint par les policiers du ministère de l'intérieur à sortir tout nu dans la rue, devant les caméras de télévision et les photographes fonctionnaires de l'Etat, pour l'impliquer dans un "scandale" à l'évidence préfabriqué (1).

(1) Cf. DIAL D 798 (NdT).

Pourtant le gouvernement a insisté - à l'unisson des "chrétiens révolutionnaires" et des prêtres au pouvoir - pour dire que les tensions avec l'Eglise étaient essentiellement un problème politique et non pas religieux, dont la cause venait du conservatisme de certains évêques qui s'étaient laissé manipuler par la bourgeoisie. De telles explications ne sont pas nouvelles. Accuser les adversaires de réactionnaires, d'agents de la bourgeoisie et de la CIA tandis qu'on proclame véhémentement sa propre innocence, c'est une pratique ordinaire des régimes communistes; leur principe n'est pas d'admettre qu'ils persécutent l'Eglise pour des motifs religieux mais bien politiques.

Dans le cas du Nicaragua, la notable trajectoire antisomoziste des évêques - en particulier de Mgr Obando - et l'appui décidé qu'ils ont apporté à l'édification d'un socialisme humain dans les premiers mois de la révolution, font que les prétextes du gouvernement manquent de crédibilité. Par contre est de plus en plus crédible la thèse selon laquelle la philosophie et les aspirations fondamentales des sandinistes ne se différencient en rien de substantiel de celles des communistes sous les autres latitudes.

7- Similitudes suspectes

La présence significative de la propriété privée, de collèges catholiques et de morceaux de partis politiques d'opposition qui subsistent encore au Nicaragua, n'est rien d'autre qu'un symptôme que l'évolution vers un régime vraiment totalitaire est graduelle. En cela le FSLN ne fait pas preuve d'incohérence; il est au contraire fidèle aux politiques de transition vers le socialisme dont parlent les manuels communistes. Conformément à ces politiques, l'étape initiale de coalition avec les éléments non marxistes au cours de laquelle subsistent des relents "capitalistes", cède ensuite la place à une phase d'"accentuation des contradictions" au cours de laquelle la classe ouvrière (le parti) rompt avec les secteurs "bourgeois" et prépare la "dictature du prolétariat".

Au Nicaragua les sandinistes ont nettement suivi le programme. Les non marxistes sont allés rapidement en diminuant dans les rangs du pouvoir supérieur du pouvoir, tandis que la liberté de presse, le pluralisme politique, les élections, la propriété et autres relents "bourgeois" se sont amenuisés à un degré plus ou moins grand. La liberté de presse a déjà totalement disparu; mais il existe encore, bien qu'en décroissance, un bon secteur de propriété privée.

Attribuer cette évolution aux pressions hostiles de l'étranger, c'est méconnaître l'histoire. Le régime nicaraguayen a opéré ses virages les plus décisifs en direction de l'Union soviétique quand les Etats-Unis, sous le gouvernement Carter, étaient le pays qui lui offrait le plus d'aide économique. C'est au cours de cette période que le FSLN a passé le premier pacte d'amitié avec le Parti communiste d'URSS, qu'il s'est abstenu de condamner l'intervention soviétique en Afghanistan et qu'il a ouvert ses portes à des milliers de conseillers cubains.

8- Une conclusion décisive

Même si les analyses sociales ne sont jamais aussi déterminantes qu'on le voudrait, il y a cependant suffisamment d'évidences pour pouvoir en conclure que les sandinistes sont davantage marxistes-léninistes, purement et simplement, qu'une espèce exotique en voie de classification.

Pour la stratégie de l'Eglise, c'est un fait d'une importance considérable. Cela implique de façon primordiale qu'elle est affrontée à ce qu'on doit, en termes rigoureusement techniques, appeler un ennemi. C'est-à-dire quelqu'un qui a l'intention de la détruire ou de l'assujettir. Toute stratégie qui contournerait ou minimiserait cette réalité serait une construction sur le sable.

Penser que la présence de "chrétiens" au gouvernement peut être un facteur de modération chez les marxistes nicaraguayens, c'est une illusion parmi tant d'autres qui traduit la méconnaissance du fait fondamental commenté précédemment: que les prêtres ou les "chrétiens révolutionnaires" qui sont au gouvernement, n'y sont pas parce que chrétiens, mais d'abord parce que marxistes. Avec la circonstance aggravante que le radicalisme dont ils ont fait preuve a généralement été encore plus à gauche que le radicalisme officiel du gouvernement.

Par ailleurs, les influences idéologiques qui pèsent le plus - et qui continueront de peser - sur les dirigeants nicaraguayens actuels sont celles véhiculées par les grands contingents d'internationalistes marxistes, de conseillers cubains et soviétiques qui pullulent dans le pays. Les futures élites nicaraguayennes étudient actuellement à La Havane et dans les universités d'Europe centrale.

Penser également - comme certains le disent - que le peu de sophistication ou d'érudition marxiste des sandinistes les rend plus perméables à des évolutions pragmatiques et démocratisantes, c'est nourrir un espoir contrarié par de multiples expériences. Est-ce que, par hasard, l'histoire récente n'a pas démontré qu'il n'était pas besoin d'avoir une connaissance sophistiquée ou d'être très versé en marxisme pour s'employer avec ardeur à la concrétisation des objectifs de base léninistes? C'est ce qu'enseignent très bien les communistes cambodgiens de Pol Pot et tant d'autres communistes peu érudits dans le reste du monde.

Croire que cette fois, dans ce pays, les marxistes seront différents des autres, c'est une illusion dont la preuve a toujours été faite. Ainsi en a-t-il été en Tchécoslovaquie à la fin des années 40, à Cuba dans les années 60; ainsi est-il en train d'en être au Nicaragua. S'il existait davantage de perspicacité sur la nature du marxisme, si des voix d'expérience comme celle de Soljénitsyne étaient mieux écoutées, de nombreuses déceptions et erreurs pourraient être évitées. Le communisme a été une secte qui, en soixante-cinq ans d'expériences historiques concrètes, a toujours maintenu parmi les priorités de son programme la destruction ou l'assujettissement de la foi chrétienne et de l'Eglise. Il l'a fait par impératif idéologique - la nécessité d'assujettir les esprits à une même vision matérialiste du monde, et politique - faire de la souveraineté de l'Etat un absolu.

Le marxisme, dans son essence, est une idolâtrie du pouvoir. Et deux dieux ne peuvent coexister. Une agence (2) - l'Eglise - qui réclame pour elle une juridiction indépendante et une loyauté supérieure à celle de l'Etat, sera toujours une menace et une contradiction au sein de la société communiste.

(2) On notera avec surprise l'anglicisme utilisé ici par l'auteur pour qualifier l'Eglise catholique. On aurait plutôt attendu le mot "organisation". L'auteur est-il influencé par l'expression "Central Intelligence Agency"? (NdT).

9- Implications stratégiques

Etre parfaitement conscient du caractère marxiste du régime nicaraguayen ne signifie pourtant pas que l'Eglise doive se fermer à tout dialogue et même qu'elle ne puisse faire éventuellement des concessions sur des points non fondamentaux. Ce qu'il faut refuser c'est d'être inconscient vis-à-vis de celui à qui on parle. Cela implique, entre autres choses, que l'Eglise ne devra jamais avoir confiance dans les promesses du gouvernement, ni croire que celui-ci a retiré de son programme le combat contre elle.

Le gouvernement pourra, à l'occasion, reculer, renoncer à certaines politiques et donner des signes d'ouverture. De tels comportements pourront - s'ils ne sont pas de simples manoeuvres tactiques - être le résultat de pressions, de résistances et la crainte des coûts politiques. Mais ils ne seront jamais la résultante d'un authentique changement d'attitude; ils ne seront surtout jamais permanents.

Face à un gouvernement marxiste, l'Eglise est condamnée - ou invitée par grâce - à rester en état d'alerte permanente. Si les sandinistes peuvent endoctriner la jeunesse, ils le feront. Si les sandinistes peuvent diviser l'Eglise, ils s'y emploieront. Il pourra y avoir des périodes de sourires et de flatteries, de paix apparente; mais ils seront toujours à l'affût de la moindre faiblesse de l'Eglise pour l'exploiter à leur profit politique, par définition conquérant.

Ces réalités, dont il ne faut pas évacuer la dureté, ne signifient pas que l'Eglise soit condamnée à l'asservissement. Au contraire, les circonstances difficiles dans lesquelles l'Eglise est placée de par l'action d'un Etat marxiste peuvent être pour elle l'occasion féconde de se purifier, de se renforcer et d'obtenir de grandes victoires. Mais cela exige que l'Eglise s'engage avec résolution et avec confiance sur le chemin correct.

Dans le cas concret du Nicaragua, on peut dire que l'Eglise se trouve devant deux chemins possibles: l'un qui la conduirait à devenir une Eglise assujettie en grande partie à l'Etat, affaiblie et coupée en deux, comme l'illustre tragiquement le cas de la Tchécoslovaquie; l'autre qui peut l'amener à devenir une Eglise forte, intègre et missionnaire, comme l'Eglise de Pologne en est l'exemple heureux. Le choix dans un sens ou dans l'autre sera fonction, pour une grande part, de trois facteurs clés: l'unité, le leadership et la fermeté.

10- L'unité

L'Eglise nicaraguayenne souffre actuellement de deux fractures de nature très différente. La première est l'action des religieux et des laïcs convertis au marxisme, qui critiquent la hiérarchie sur le mode du défi et qui promeuvent de fait une Eglise parallèle ou "Eglise populaire". La seconde consiste en un manque d'articulation ou de consensus entre les actes de certains leaders de l'Eglise loyale.

Par rapport à la première fracture, la seule alternative offerte à l'Eglise consiste à tracer la ligne de séparation, sans aucune ambiguïté, au prix du paradoxe selon lequel la fonction d'union appelle parfois au préalable la tâche de purification, ou de démembrement entre ce qui est et ce qui n'est pas. Le Nicaragua est l'un de ces cas limites où l'autorité de la hiérarchie - et des plus hautes personnalités de l'Eglise - doit se faire sentir. Les faux enseignements doivent être dénoncés et leurs agents clairement identifiés. Celui qui se comporte réellement en ennemi doit être appelé par son nom.

La lettre que le Saint-Père a envoyée aux évêques nicaraguayens à la mi-1982 (3) a été une borne significative sur cette voie. Il y expliquait que les attaques les plus insidieuses dont l'Eglise peut être victime ne sont pas tant celles venant de l'extérieur - lesquelles peuvent au contraire la renforcer - que celles venant de l'intérieur d'elle-même. Même si la phase post-conciliaire actuelle n'est pas très propice à ce genre de mesures disciplinaires, certaines d'entre elles devront être prises dans le cadre du Nicaragua, sous peine d'exposer l'Eglise à de plus grandes fractures et à la perte progressive de son autorité.

Il faut également que les dirigeants ecclésiastiques et laïcs constituant l'Eglise fidèle adoptent une stratégie unique et s'y tiennent fermement. Une direction faiblement articulée ou éclatée en agissements individuels, parfois divergents, ne pourra jamais relever le défi de l'heure actuelle et moins encore prendre les attitudes de fermeté nécessaires.

11- Le leadership

Un leadership fort et unificateur est une autre exigence de base. L'avoir est un avantage précieux pour un corps affronté à des défis extraordinaires, comme l'ont parfaitement démontré des épisodes comme ceux de Pologne avec le cardinal Wyszynski. L'Eglise de Nicaragua a à sa disposition le leadership de Mgr Obando qui a, depuis une dizaine d'années, incarné la force morale majeure au Nicaragua. Les sondages (4) d'opinion ainsi que le soutien notoire des foules reçu lors de ses apparitions en public, confirment qu'il est le leader le plus aimé et le plus respecté du pays. Ce n'est pas un hasard si les sandinistes ont fait de Monseigneur la cible de leurs attaques les plus systématiques.

Il est donc crucial de renforcer son leadership et son articulation avec le reste des dirigeants catholiques, qu'ils soient ecclésiastiques ou laïcs. Par ailleurs, tout ce qui est susceptible d'augmenter son autorité et son prestige dans l'Eglise lui donnera une marge supplémentaire de sécurité personnelle et une plus grande capacité manoeuvrière dans l'Eglise.

12- La fermeté

La fermeté, le dernier des points à considérer, suppose nécessairement une Eglise disposée à parler, à résister et à discipliner ses rangs, conformément aux impératifs de sa mission.

Cela n'exclut pas le dialogue ou la prudence ni n'implique de faire appel à des attitudes de défi ou de critique gratuite. Ce dont il est question c'est d'être disposé à prendre position, par exemple en faveur de l'éducation chrétienne, des droits des parents, de l'orthodoxie et de la discipline interne de l'Eglise et autres thèmes de ce genre. Cela signifie une Eglise prête à ne pas compromettre son indépendance, prête aussi à témoigner, au prix du sang si nécessaire, de sa fidélité à l'Evangile et à elle-même.

13- De grandes possibilités

De nombreux facteurs portent aujourd'hui à croire qu'une stratégie basée sur les principes antérieurs a davantage de probabilités de réussite que l'autre stratégie consistant à être bien avec le gouvernement indépendamment de toutes autres considérations.

(3) Cf. DIAL D 798 (NdT).

(4) C'est le mot anglais "surveys" qui est utilisé dans le texte original en espagnol (NdT).

Pour commencer, la religiosité populaire au Nicaragua est l'une des plus notables de toute l'Amérique latine. Le peuple est massivement catholique et particulièrement fidèle à ses évêques et au pape, raison pour laquelle certains l'appellent "la Pologne d'Amérique centrale". Les efforts considérables des "chrétiens révolutionnaires" pour évangéliser par le culte la révolution et le marxisme n'ont donné que de piètres résultats. On assiste par ailleurs dans le pays à une renaissance, un renouveau religieux sans précédent. Beaucoup de gens, probablement par suite de la menace implicite ou explicite qu'ils sentent peser sur leur foi et leur Eglise, sont passés de l'apathie traditionnelle d'un christianisme rituel à une participation militante à la vie de l'Eglise.

Le Nicaragua compte également sur la présence de mouvements laïcs vigoureux tels que les Cours de chrétienté, les Communautés néo-catéchuménales et le Renouveau charismatique, qui sont fidèles à la hiérarchie.

Il y a enfin le leadership de Mgr Obando sur lequel convergent le respect et la fidélité de la majorité des catholiques nicaraguayens.

Le gouvernement nicaraguayen, quant à lui, est plus faible que les autres gouvernements communistes; il est entouré de pays antimarxistes; il n'a pas encore consolidé son pouvoir et il est aux prises avec une résistance intérieure considérable. Par ailleurs il dépend pour une part considérable de l'occident pour sa survie économique. Ce sont là tous facteurs qui l'obligent au compromis. Le fait des nuances et circonspections relatives vis-à-vis de la religion, qu'ont noté les observateurs, est précisément le signe de la prudence à laquelle le gouvernement se sent contraint.

La force des chrétiens et la faiblesse relative du régime sandiniste signifient que, loin d'être contrainte à suivre une spirale sans fin d'hésitations, l'Eglise de Nicaragua peut suivre une route la conduisant à devenir un exemple brillant du christianisme latino-américain. Aujourd'hui, elle dispose encore d'un laps de temps suffisant pour parvenir, avec sagesse et persévérance, à être un roc invincible face aux inévitables vagues de l'avenir. Mais cela exige très certainement d'elle de relever clairement le défi qui lui est lancé et de s'engager en fonction des trois facteurs clés que sont l'unité, le leadership et la fermeté.

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 275 F - Etranger 330 F - Avion 400 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441